

Périodiser l'histoire de l'Afrique noire : temps et espaces

Jean-Pierre CHRÉTIEN

Résumé

Cet article examine le problème de la périodisation de l'histoire africaine – l'Afrique du nord exclue – des origines à nos jours. Il pointe d'abord les difficultés d'une telle entreprise de périodisation, qui tiennent aux multiples blocages culturels et idéologiques pesant encore sur l'histoire du continent africain, et, plus spécifiquement, à l'immensité de l'espace considéré. Puis il fait une proposition, qui distingue cinq périodes : une protohistoire (jusqu'au VI^e siècle), un « âge d'or » (jusqu'au XV^e siècle), la longue période troublée qui court du XVI^e au XIX^e siècle, la période coloniale, enfin – peut-être – une période nouvelle qui s'esquisserait depuis quelques années et qui se signifierait par la fin véritable de la dépendance par rapport au Vieux Continent. Il apparaît, in fine, que la périodisation canonique occidentale n'est guère appropriée pour penser l'histoire de l'Afrique, et que celle-ci gagnerait par suite à s'en libérer.

Mots-clés : périodisation, Afrique noire.

Abstract

This article examines the problem of the periodization of African history (excepting North Africa) from its origins to the present time. It first highlights the difficulties of the endeavor of periodization. They are related to the multiple cultural and ideological blockages still affecting the history of the African continent and, more specifically, the immense size of the space under consideration. It moves on to propose five distinct periods: a protohistory (up to the 6th century), a "golden age" (up to the 15th century), the long, troubled period extending from the 16th to the 19th century, the colonial period, and finally – perhaps – a new period which has been emerging over the last few years and which would seem to mark the genuine end of its dependence on Europe. Ultimately, it appears that canonical western periodization is hardly appropriate for apprehending the history of Africa and that it would benefit from abandoning this approach.

Keywords: periodization, black Africa.

Le passé de l'Afrique est classiquement subdivisé en fonction de ses contacts avec l'Europe, censée être devenue la référence universelle. On distingue ainsi le passé précolonial, l'époque coloniale et les décennies postcoloniales. La résurgence des débats sur le colonialisme n'a fait que renforcer ce regard, en y ajoutant la fracture créée par la traite atlantique, cause d'une première dislocation des sociétés locales. Appliquée à la périodisation de l'histoire du continent africain, la réflexion historique est manifestement entachée par de multiples blocages. Le phénomène est particulièrement net en ce qui concerne les millénaires qui ont précédé l'arrivée des caravelles portugaises puis des vapeurs britanniques

sur les côtes atlantiques, et s'observe, en l'espèce, dans des discours très opposés. Peut-on aller au-delà de cette lecture convenue ? Si nécessaire soit-elle, l'entreprise est malaisée, du fait notamment qu'elle suppose un effort de dépaysement, tant est grand le poids de la périodisation consacrée par les manuels scolaires, désormais partie intégrante de notre imaginaire. Elle suppose, à tout le moins, de renoncer à l'analyse érudite des événements au bénéfice d'une réflexion interrogative et donc plus hypothétique. Nous essaierons, en l'occurrence, de répondre à deux questions : est-il tout simplement possible de périodiser l'histoire globale de l'Afrique de manière un tant soit peu pertinente ? De quelle utilité les cadres canoniques de la périodisation occidentale peuvent-ils être pour ce faire ? La réflexion, précisons-le d'emblée, ne prendra pas en compte l'Afrique du Nord ; son fil conducteur sera la conjonction des temps et des espaces, sans que la comparaison inévitable avec l'Europe nous conduise à un schéma binaire.

Blocages et difficultés

Dénis d'historicité persistants

Les tenants de la supériorité culturelle blanche, de moins en moins complexés ces derniers temps, se sont par exemple exprimés bruyamment en 2010 contre l'introduction d'une modeste question dans les programmes de cinquième des collèges, portant sur les anciens empires africains (le choix étant laissé entre le Mali, le Sonrhaï et le Monomotapa)¹. Des commentateurs, totalement ignorants de l'histoire africaine et guère plus au fait des travaux scientifiques des dernières décennies sur le passé de la société française, se sont répandus devant les micros des radios et sur les plateaux de télévision pour déplorer à grands cris qu'on sacrifiât Napoléon, Louis XIV et même Vercingétorix (héros d'une France éternelle) sur l'autel du Sonrhaï et du Monomotapa (le Mali étant comme par hasard oublié dans cette énumération, sans doute trop connu à cause des Maliens présents dans notre pays...). Étant entendu dans l'esprit de ces gens que l'œuvre coloniale avait été éminemment civilisatrice (la polémique de 2005 sur ce sujet est connue et je n'y reviendrai pas), il était inacceptable que des sociétés primitives, restées a priori figées sur les rythmes de la nature, aient pu avoir une histoire relevant d'une périodisation. En 2007, le discours tenu à Dakar

1. Voir l'article de Patricia Legris et l'entretien avec Laurent Wirth, dans ce même volume.

par le président Sarkozy est venu conforter cette vision². Ne fallait-il pas cerner avant tout les identités avec leur parfum d'éternité ? Cette immuabilité supposée est résumée d'un qualificatif en ce qui concerne l'Afrique : celui de « traditionnel ». Ce terme passe-partout, teinté de science ethnographique, permettait d'évacuer toute la complexité du passé africain au nom d'une spécificité des « cultures noires »³.

À l'opposé apparemment, nous trouvons la thématique du discours « afrocentré » des *Black studies* américaines. Persuadés que l'Occident a non seulement exploité, humilié et dominé les peuples noirs, mais qu'il a aussi pillé leurs ressources culturelles depuis la plus haute Antiquité, celles d'une Égypte « noire », ses tenants portent sur le passé du continent un regard analogue à celui qu'un adepte des « Anciens » portait sur la culture européenne dans la France du XVII^e siècle : celui d'un legs merveilleux hérité des Grecs et des Romains, redécouvert depuis la « Renaissance » et qu'il n'y aurait qu'à révéler, comme si cet « héritage » n'avait connu aucune faille, aucune contradiction et, en dernière instance, aucun renouvellement. On retrouve, de même ici, la vision d'une ancienne Afrique, lumineuse et idyllique, une image finalement immuable. À part l'intrusion européenne, il n'y aurait rien à déceler sur un plan proprement historique dans ce long fleuve tranquille⁴.

Comme on le voit, même un regard critique sur les effets des contacts avec l'Europe au cours des siècles n'est pas garant de la remise en cause d'une vision eurocentrique de ce passé. Ces errements, quelle que soit leur inspiration idéologique ou chromatique, sont peut-être à la mesure des difficultés propres à la documentation de l'histoire de l'Afrique au sud du Sahara, du moins telles qu'elles sont souvent soulignées de manière caricaturale. Les sources disponibles sur ce passé sont en fait multiples : apports de l'archéologie, traditions orales, témoignages écrits venus essentiellement de partenaires étrangers (arabes, puis européens...). Comme ailleurs dans le monde, ces apports sont très hétérogènes, ne répondent pas aux mêmes questions, varient en qualité selon les régions et relèvent évidemment d'un travail critique.

On retrouve ces difficultés en Europe pour nombre de régions ou de couches sociales « périphériques », menacées par les mêmes dénis

2. CHRÉTIEN Jean-Pierre (dir.), *L'Afrique de Sarkozy. Un déni d'histoire*, Paris, Karthala, 2008.

3. Critique de ce schéma « chromatique » dans BOILLEY Pierre et THIOUB Ibrahima, « Pour une histoire africaine de la complexité », dans AWENENGO DALBERTO Séverine, BARTHÉLÉMY Pascale et TSHIMANGA Charles (dir.), *Écrire l'histoire de l'Afrique autrement ?*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 23-45.

4. FILA-BAKABADIO Sarah, « Imaginaires d'Afrique et historiographies afrocentristes », *Monde(s). Histoire, espaces, relations*, 3, p. 125-145. Voir aussi FAUVELLE-AYMAR François-Xavier et al. (dir.), *Afrocentrismes. L'histoire des Africains entre Égypte et Amérique*, Paris, Karthala, 2000 ; WALKER Clarence E., *L'impossible retour. À propos de l'afrocentrisme*, Paris, Karthala, 2004.

d'historicité. Mais les premiers pas d'une historiographie scientifique de l'Afrique ne remontent pour l'essentiel qu'au milieu du XX^e siècle. Certes des écrits plus anciens apportent des éléments intéressants⁵. Mais une approche rigoureuse, à la fois respectueuse et démystifiée, libérée du mépris colonial comme des illusions exotiques et surtout soucieuse de mettre en perspective dans le temps les phénomènes étudiés, se lit enfin dans les œuvres publiées depuis la fin des années 1950 par des historiens anglophones et francophones, d'Afrique comme d'Europe.

Les domaines de l'histoire travaillés par cette première génération représentaient autant de réponses au discours convenu sur une Afrique arriérée et immobile : les grands sujets, outre évidemment l'étude critique de la traite esclavagiste et de la conquête coloniale, étaient donc les échanges commerciaux à longue distance, les royaumes et les empires, les civilisations urbaines, bref tout ce qui replaçait le continent noir au niveau du passé de l'Europe. On cherchait en quelque sorte une Afrique médiévale, qui ensuite, au lieu de connaître une véritable modernité, aurait vécu un assujettissement de plus de quatre siècles obscurs, à l'ombre de l'Europe.

Dès lors un nouveau clivage se dessinait, entre les régions qui avaient vu se développer ces États et ces échanges et celles qui étaient restées à un stade d'organisation villageois. Le champ de l'histoire s'ouvrait donc en Afrique, mais en ne faisant que repousser le champ de l'ethnographie (avec ses tentations descriptive, classificatoire et intemporelle) vers les régions plus reculées et plus isolées du continent. C'était aussi une façon de faire écho à une historiographie européenne qui, longtemps, avait perçu les sociétés rurales comme immobiles, les dynamiques historiques venant des cités et des cours, des villes et des rois. Depuis les années 1930, Marc Bloch et d'autres avaient cependant montré qu'il n'en était rien. Il faudra attendre les années 1970 pour qu'une telle curiosité pour l'histoire rurale émerge en Afrique, nourrie par les travaux des géographes⁶.

Relativité spatiale des périodisations

Ces préalables ne sont pas superflus si on veut réfléchir à une périodisation de l'histoire africaine qui ne reprenne pas terme à terme le découpage forgé en Europe. Même dans ce cas, les césures canoniques ne se présentent pas de la même façon selon qu'on se situe sur les bords

5. DULUCQ Sophie, *Écrire l'histoire de l'Afrique à l'époque coloniale (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Karthala, 2009.

6. CHRÉTIEN Jean-Pierre (dir.), *Histoire rurale de l'Afrique des Grands lacs. Guide de recherches*, Paris, Karthala, 1983.

de la Méditerranée, de l'Atlantique ou de la mer Baltique. On ne peut réfléchir sur les coupures chronologiques indépendamment des clivages régionaux, on ne peut parler de périodes sans tenir compte des espaces⁷. Le découpage des continents est déjà une façon de voir le monde. L'Afrique elle-même n'est pas une, pas plus que l'Europe, malgré ses contours bien dessinés. On comprend que plusieurs historiens répugnent à s'engager dans ce débat de la périodisation. Elikia M'Bokolo ouvre la synthèse qu'il a éditée pour les universités francophones par cette observation :

Figure imposée du métier d'historien travaillant sur l'Afrique, la recherche d'un label qu'il faudrait à tout prix apposer sur des périodes préalablement découpées par le spécialiste constitue, sans doute, un exercice assez stérile et vain⁸.

De même, la synthèse magistrale de John Iliffe, tout en suivant un axe chronologique prenant en compte les grandes ruptures de la traite et de la colonisation, entremêle les aspects thématiques et les situations régionales et ne s'aventure pas réellement dans un débat sur la périodisation⁹. À l'issue d'un exercice inspiré par le thème des « temps de l'histoire » choisi pour un dossier de la regrettée revue *Afrique et Histoire*, Catherine Coquery-Vidrovitch observe que l'historien dépend de sources très hétérogènes selon les périodes, qu'il faudrait tenir compte du vécu des Africains eux-mêmes et que les césures peuvent varier selon les thèmes abordés, dont les plus importants selon elle pourraient être la démographie et l'urbanisation¹⁰.

Du point de vue spatial, deux clivages se dégagent, selon les axes nord-sud et est-ouest. Le premier souligne le contraste entre l'espace sahélien, associé aux pistes et oasis sahariennes et aux pistes forestières conduisant à l'or et à la kola, et d'autre part l'espace des forêts et des savanes équatoriales et australes, qui ont leur propre histoire coupée de toute influence venue du monde méditerranéen. Le second oppose le littoral oriental, allant de l'Éthiopie au Mozambique, en contact avec le Proche-Orient depuis notre Antiquité, avec le golfe Persique, l'Inde et même la Chine depuis notre Moyen Âge, et d'autre part les littoraux atlantiques,

7. Voir l'article de Christian Grataloup, dans ce même volume.

8. M'BOKOLO Elikia, *Afrique noire. Histoire et civilisations*, tome 1 *Jusqu'au XVIII^e siècle*, Paris, Hatier, 1995, p. 5.

9. ILIFFE John, *Les Africains. Histoire d'un continent*, trad. fr. Paris, Aubier, 1997 (1^{re} éd. 1995).

10. COQUERY-VIDROVITCH Catherine, « De la périodisation en histoire africaine. Peut-on l'envisager ? À quoi sert-elle ? », *Afrique et Histoire*, 2, 2004, p. 31-65. Dans une synthèse antérieure (*Afrique noire. Permanences et ruptures*, Paris, Payot, 1985), cette auteure restait encore fascinée par la césure opposant globalement le précolonial (le « vieux fonds rural de l'éternel paysan africain ») et le colonial (« l'intrusion "modernisante" de l'Occident ») (p. 145).

du golfe de Guinée au Cap, jouxtant un espace maritime quasi désert jusqu'à la fin du XV^e siècle.

Or l'espace sahélien – depuis la diffusion de l'usage du chameau sur les pistes transsahariennes et depuis les débuts de l'Islam –, les côtes de l'océan Indien – depuis les débuts de l'ère chrétienne et surtout depuis la diffusion de l'Islam –, enfin les côtes atlantiques depuis notre époque « moderne » sont directement ou indirectement ouverts sur le monde, eurasiatique d'abord, puis américain. L'Afrique, malgré la sorte d'impasse que représentent sa pointe australe et la barrière du grand désert, a connu de premières « mondialisations » transocéaniques, qui ont été, depuis relativement peu de temps, mises en valeur, par Philippe Beaujard pour l'espace asiatique ouvert sur l'océan Indien, et par Paul Gilroy et Serge Gruzinski pour l'espace atlantique¹¹.

La tentation est grande, dès lors, d'intégrer aussi la partie subsaharienne du continent à la périodisation occidentale : les villes de la vallée du Niger ou des bords de l'océan Indien seraient « médiévales », les navigations ibériques auraient fait entrer la Sénégambie, la Côte de l'or, les bouches du Niger et le bassin du Congo dans l'espace « moderne ».

Une proposition

Alors, quelle périodisation proposer pour respecter les rythmes propres à ce continent dans sa diversité ? Le rôle des situations géographiques et des milieux naturels, mais aussi celui des contacts extérieurs et des ouvertures sur d'autres mondes, ici comme dans l'histoire européenne, sont à apprécier et à interroger.

Une protohistoire (vers 3000-VI^e siècle)

Une sorte de première Antiquité apparaît en Égypte il y a cinq millénaires. Elle concerne autant le Proche-Orient méditerranéen que la vallée du Nil jusqu'à la Nubie. Mais au-delà, les savanes et les forêts africaines, très peu peuplées, ont leur propre évolution, qui est celle de la domestication d'une série de plantes cultivées (sorgho à l'est de la bande sahélienne, igname dans les forêts proches du golfe de Guinée, etc.) et celle de l'invention d'une métallurgie du fer performante, dès le I^{er} millénaire

11. BEAUJARD Philippe, BERGER Laurent et NOREL Philippe (dir.), *Histoire globale, mondialisations et capitalisme*, Paris, La Découverte, 2009 ; GRUZINSKI Serge, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004, et « L'ombre de l'Afrique », *Afrique et Histoire*, 3, 2005, p. 209-211 ; GILROY Paul, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Lille, Paris, Éditions Kargo, Éclat, 2003, rééd. 2010 (1^{re} éd. 1993).

avant notre ère, celle d'un passage direct et précoce de cultures néolithiques à des cultures de l'âge du fer, où se croisent progressivement les expériences de l'est et de l'ouest du continent, reflétées dans les climats et les mixages de groupes linguistiques différents. Cette histoire du peuplement, des langues et des cultures matérielles, met en œuvre des sources qui ne sont ni écrites ni orales (au sens narratif du terme). Il s'agit d'une « préhistoire » selon les définitions canoniques, ce qui ne signifie pas qu'à cette époque reculée les hommes ne vivaient qu'au « rythme des saisons », alors qu'ils furent eux-mêmes les créateurs des paysages agropastoraux qui vont caractériser « l'Afrique » pour longtemps¹².

« Antiquité » spécifique ou « âge d'or » (VII^e-XV^e siècle) ?

Mais à partir du milieu du I^{er} millénaire de notre ère, se développe ce qu'on pourrait intituler une « Antiquité » spécifique, avec les connotations de moment fondateur et durablement révérendé que recèle ce terme. Cette fois, il s'agit d'une période historique qui touche une très grande partie du continent de manière dûment attestée dans des monuments, des écrits et des traditions érigées en légendes évoquant les chansons de geste du haut Moyen Âge. Elle est moins marquée par des innovations dans le contrôle de l'environnement et dans les techniques que par un élargissement extraordinaire des horizons pour de nombreux peuples de l'ouest et de l'est du continent et par la création de vastes réseaux politiques inscrits dans des espaces ouverts, prenant la forme de véritables empires et de civilisations urbaines.

La première région concernée est, on le sait, le Sahel, avec ses empires (successivement, du X^e au XVI^e siècle, le Ghana, le Mali et le Sonrhay, mais aussi le Kanem et le Bornou vers le lac Tchad), ses villes (Tombouctou, Djenné) et son commerce de l'or acheminé des régions forestières du sud et dont l'influence est sensible, par le commerce transsaharien, jusque dans l'économie de la Méditerranée et de l'Europe médiévale. C'est l'expansion de l'Islam depuis le Maghreb qui a offert le contact culturel, politique et économique décisif dans cet essor, même si commerce régional et vie urbaine avaient préexisté à cet apport extérieur sur les bords du Niger.

Dans les montagnes d'Abyssinie, à la même époque, c'est un ancien christianisme venu d'Alexandrie par le Nil et la mer Rouge, qui a nourri la montée en puissance d'un empire chrétien, où de grands monastères représentaient les véritables capitales, entretenant le mythe fondateur d'une lointaine ascendance du roi Salomon.

12. *Pour la science*, 358, « Afrique de l'Ouest : une préhistoire riche et méconnue », 2007, p. 36-61.

Simultanément, les rives de l'océan Indien, fréquentées au début de notre ère par des navigateurs venus du monde hellénistique ou de l'Arabie préislamique, voient, à partir du VIII^e siècle, se multiplier et s'intensifier les échanges avec la péninsule arabique, le golfe Persique et la côte occidentale de l'Inde. Les Africains de langue bantu, implantés sur ces rivages depuis le début de notre ère, entrent en contact avec ces navigateurs asiatiques, dont ils empruntent des pratiques, des modes de vie et des éléments de langage qui vont aboutir à l'émergence d'une civilisation *swahili* (c'est-à-dire, littéralement, des « accostages » ou du « littoral ») qui développe un réseau de cités, de Mogadiscio à Sofala du nord au sud, en passant par Lamu, Mombasa, Zanzibar et Kilwa.

Enfin les plateaux zambéziens se couvrent, entre les X^e et XV^e siècles, de grandes forteresses dites « *zimbabwe* », signes d'une puissance politique et d'une activité urbaine et commerciale liée à des exportations d'or en échange de denrées venues d'Orient (perles d'Égypte, céramiques persanes ou chinoises).

Nous ne voyons donc pas pourquoi cette période devrait être qualifiée de « médiévale », parce qu'elle correspond aux siècles de notre « Moyen Âge ». Il n'y a pas d'empire africain antérieur (sinon à l'extrême nord-est, en aval des grands marais du Haut Nil et au-delà du désert, qui représentaient à l'époque des barrières réelles). Il n'y a pas non plus de « renaissance », ni de « découvertes » à l'issue de cette période, comme nous allons le voir. Peut-être faudrait-il parler plutôt d'un « âge d'or » (une image qui inclut une référence concrète à l'importance de la production aurifère), comme le suggère encore récemment François-Xavier Fauvelle en introduction à son parcours en zigzags du continent entre le VIII^e et le XVI^e siècle¹³.

Long temps des troubles ou « Moyen Âge » africain (XVI^e-XIX^e siècle) ?

La période qui suit, à partir du XVI^e siècle, est plutôt celle des effondrements et des régressions, directement ou indirectement liés à l'irruption européenne sur les rivages de l'Atlantique et surtout à la traite des esclaves vers les Amériques, qui va atteindre son apogée au XVIII^e siècle. Les grands ensembles politiques entrent en crise. Au Sahel, l'émiettement du Mali s'accélère ; le Sonrhay est assujéti au Maroc à la fin du XVI^e siècle. L'Empire éthiopien est également refoulé sous la double pression musulmane et

13. FAUVELLE-AYMAR François-Xavier, *Le rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Alma, 2013. Voir aussi CHRÉTIEN Jean-Pierre, « Le Moyen Âge, âge d'or de l'Afrique ? », *L'information historique*, 1965-5, p. 185-195.

portugaise. Le grand Zimbabwe s'effondre au profit de plusieurs États qui entrent dans la mouvance portugaise de la vallée du Zambèze, dont notamment le « Monomotapa ».

On observe la même vassalisation des formations politiques locales en Afrique centrale : les avantages que le royaume de Kongo tire des relations commerciales et religieuses établies avec le Portugal à la fin du XV^e siècle s'avèrent éphémères, dès que le pays est piégé par l'activité des traitants. À la même époque, le royaume du Bénin (au sud-ouest de l'actuelle Nigeria), connu pour ses sculptures de bronze magnifiques, subit un sort identique. Sur la côte orientale, les cités swahili sont confrontées à la pression successive des Portugais aux XVI^e et XVII^e siècles et des Arabes d'Oman aux XVIII^e et XIX^e siècles¹⁴.

L'Afrique devient comme un continent assiégé où l'économie de rapine se développe. Les réactions ne manquent pas, mais adaptées à la violence ambiante, mêlant résistances et collaborations face aux étrangers installés sur le littoral : des « *big men* » exploitent le trafic maritime à leur profit, des États courtiers émergent sur les côtes, comme le Dahomey dans le golfe de Guinée, ou dans l'intérieur, comme l'Empire lunda à la rencontre des axes commerciaux du sud du bassin du Congo et de la vallée du Zambèze et en liaison avec les trafics venus de l'Angola portugais, ou comme le Royaume ashanti (au Ghana actuel) à la croisée des trafics venus du littoral atlantique et de ceux venus de la vallée du Niger. Les anciens empires ont laissé place à de nouvelles formations politiques, soit appuyées sur les anciens cultes polythéistes revigorés comme chez les Bambara de Ségou ou dans les royaumes mossi, soit inspirées par l'Islam confrérique, comme les théocraties établies, à la suite des djihads peuls, en pays haoussa, au Fouta Djalon et au Macina à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. La guerre est devenue partie prenante des échanges, au détriment des anciennes hiérarchies sociales, familiales et religieuses. Les armes à feu, peu efficaces techniquement mais capables d'inspirer la terreur, sont un enjeu et un instrument déterminant de la puissance. Enfin l'esclavage est plus que jamais présent¹⁵.

Ce n'est que dans les zones les plus éloignées des océans, telles que la région des Grands lacs, qu'on observe des évolutions autonomes, aboutissant à la structuration de royaumes fondés sur une économie essentiellement agropastorale, avant qu'ils ne soient, pour certains,

14. Voir BOILLEY Pierre et CHRÉTIEN Jean-Pierre, *Histoire de l'Afrique ancienne, VIII^e-XVI^e siècle*, Paris, Documentation française, 2010 et *L'Histoire*, 367, « IX^e-XV^e siècle. Les siècles d'or de l'Afrique », 2011, p. 40-67.

15. M'BOKOLO Elikia, *Afrique noire...*, *op. cit.*, p. 166-468.

touchés par la traite de l'ivoire et des esclaves en direction de l'océan Indien au XIX^e siècle¹⁶.

L'époque « moderne » de nos manuels (XVI^e-XVIII^e siècles) prend donc plutôt la figure d'un « Moyen Âge » en Afrique, une époque intermédiaire entre celle des « empires » et celle de la modernité très spéciale (nous y reviendrons) que va représenter la mise en place des régimes dits coloniaux, c'est-à-dire d'un nouveau modèle impérial, mais cette fois plaqué de l'extérieur.

On pourrait aussi recourir à d'autres « claviers » de l'histoire mondiale. Par exemple, les trois siècles (du V^e au III^e avant notre ère) qui précèdent la mise en place d'un empire durable en Chine ont été placés sous une rubrique dite des « royaumes combattants » pour caractériser la violence et les divisions qui avaient primé à cette époque. Chaque grand espace mondial, on le voit, a sa chronologie et ses dénominations, mais les critères politiques, sociaux et spatiaux du découpage temporel se font écho.

Pour en revenir à l'Afrique, un problème de définition chronologique se pose, celui du moment de la rupture entre les siècles d'épreuves et de dislocations que nous venons d'évoquer et l'établissement réel du contrôle colonial. Le passage de l'époque de la traite esclavagiste à celle du « commerce licite » accompagnant l'abolition de l'esclavage, mais aussi le passage de l'exploitation du continent depuis les « ports de traite » de la côte aux implantations dans l'intérieur des terres et au maillage d'une administration territoriale, s'effectuent en fait progressivement et inégalement au cours du XIX^e siècle. L'esclavage est aboli par les Britanniques en 1834, par les Français en 1848, mais seulement en 1864 par les Américains et même en 1888 par le Brésil. À Zanzibar il faut attendre 1897.

Donc, malgré les révolutions française et américaine et malgré les débuts de la révolution industrielle en Angleterre depuis la fin du XVIII^e siècle, le continent africain continue à vivre pratiquement jusqu'à la fin du XIX^e siècle à l'heure de la traite, des razzias et du morcellement. La crise démographique, causée par les déportations d'esclaves et par la mortalité accompagnant leur capture, se prolonge jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Elle est en effet aggravée plus que jamais par le choc microbien induit par les nouvelles circulations à travers le continent et par les déstabilisations agricoles et environnementales¹⁷ liées à l'insécurité entretenue par les divers courants de razzias : caravanes de traitants jusqu'au

16. MWOROHA Émile et MUKURI Melchior, « Problématique de la périodisation historique pour la région des Grands lacs », *Afrique et Histoire*, 2, 2004, p. 67-83.

17. KJEKSHUS Helge, *Ecology control and Economic Development in East African History. The case of Tanganyika 1850-1950*, Londres, Heinemann, 1977.

centre du continent, raids zoulous au sud, puis colonnes militaires des conquérants européens. On assiste, notamment des années 1890 aux années 1920, à une série de calamités « naturelles », particulièrement sensibles (en tout cas très étudiées) en Afrique orientale et centrale : vagues épidémiques de variole (connue depuis le XVI^e siècle), de choléra, etc., expansion de la maladie du sommeil de type *gambiense* (venue de l'ouest), et aussi épizooties notamment de peste bovine, disettes et famines souvent liées à ces calamités¹⁸.

Si on prend l'exemple du Congo, on observe une sorte de *continuum*, depuis les raids de traitants européens venus de l'Atlantique jusqu'aux raids de traitants arabes et swahili venus de l'océan Indien dans les années 1860-1890, puis aux razzias et aux pillages de l'« État » léopoldien entre 1885 et 1908¹⁹. Les populations victimes de ces exactions n'ont pu percevoir de changements qualitatifs de leur existence entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, encore moins un quelconque souffle de vent civilisateur, malgré les déclarations tenues en Europe dans les années 1880 sur cette partie du continent, où il était question d'introduire le *free trade* et le message évangélique ! Autrement dit, la fameuse conférence de Berlin de 1885, dont on ressasse partout qu'elle a « partagé l'Afrique », n'a représenté strictement rien pour les Africains ; ils n'en ont même jamais entendu parler. C'est un vrai faux événement dans le vécu historique des peuples africains²⁰. Ce qu'ils ont subi au cours du XIX^e siècle, en termes de peurs, de souffrances et d'exploitation, est en continuité par rapport aux exactions des XVI^e-XVIII^e siècles.

Il en va de même du passage des « explorateurs » dont les trajets rythment des chapitres de nos manuels : ces aventuriers subventionnés n'ont été croisés que par un nombre très réduit d'Africains. Cet « événement » a surtout existé pour les lecteurs des récits de voyage, pour les conférenciers des sociétés de géographie et pour les journaux occidentaux passionnés par « l'ouverture » du « continent mystérieux », de cette Afrique rêvée depuis l'Antiquité (« *Semper aliquid novi ex Africa* », selon Plin^e) qui semblait enfin prendre forme de réalité.

La longue période de crises et de catastrophes qui va du XVI^e au XIX^e siècle est marquée – et c'est essentiel – par un creux démographique, d'autant plus grave que ce continent était sous-peuplé. D'après l'historien américain Patrick Manning, la part des Africains dans la population

18. *Cahiers d'études africaines*, 105-106, « Démographie historique », 1987.

19. Voir NDAYWEL È NZIEM Isidore, *Histoire générale du Congo*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1998, p. 267-365.

20. Déjà souligné par Henri BRUNSCHWIG, *Le partage de l'Afrique noire*, Paris, Flammarion, 1971.

mondiale serait passée de 30 à 10 % entre 1600 et 1900²¹. Même si ces chiffres restent conjecturels, ils reflètent aussi en contrepoint l'essor démographique de l'Europe, le continent d'où on émigre de plus en plus à l'époque. L'Afrique subit pendant quatre siècles des poussées de mortalité et des déficits de natalité, variables selon les régions, mais qui vont marquer durablement les mentalités.

De telles difficultés contribuent-elles à conforter, en écho rétroactif au vécu de l'époque médiévale en Europe (des Grandes Invasions à la guerre de Cent Ans et à la Grande Peste, voire à la guerre de Trente Ans), la qualification de « Moyen Âge » pour ces quatre siècles de l'histoire africaine ? Un Moyen Âge prolongé jusqu'au XIX^e siècle, qui plus est ! Pour appuyer une discussion sans préjugés sur cette question, nous nous référons aux réflexions dont Jacques Le Goff nous avait fait bénéficier il y a quelques années pour le dossier déjà cité de la revue *Afrique et Histoire*. Relativisant le tournant de l'humanisme, de la Réforme et des Grandes Découvertes, qui avait tant inspiré Burckhardt et Michelet, il estimait que l'histoire endogène de l'Europe, notamment celle de ses sociétés massivement rurales, ne bougeait pas profondément avant le XVIII^e siècle, c'est-à-dire pas avant le bouleversement social de la Révolution française et le bouleversement économique de la révolution industrielle, pas avant la fin des famines récurrentes. Il ajoutait qu'on avait alors assisté à un basculement où l'âge d'or n'était plus situé dans les rêves du passé, mais dans des utopies tournées vers l'avenir²².

Une modernité dans la dépendance : l'âge « colonial » (XX^e siècle)

La réflexion sur l'époque contemporaine est plus connue, mais non moins polémique. Il s'agit cette fois de caractériser la période dite coloniale, mais aussi d'en fixer le terme, les drapeaux de l'indépendance hissés dans les années 1960 ne mettant pas fin de manière simpliste à la dépendance caractéristique des dominations impériales.

Celles-ci se préfiguraient, on l'a vu, depuis le doublement du cap de Bonne-Espérance par les caravelles de Vasco de Gama et depuis la pénétration du continent, au XIX^e siècle, par des trafiquants, privés ou quasi officiels, en quête d'oléagineux, de gomme, de caoutchouc, d'ivoire, de diamant ou d'or, suivis d'interventions armées. Mais il faut attendre le début

21. MANNING Patrick, *Slavery and African life*, New York, Cambridge University Press, 1990, p. 180-182. Voir aussi ILIFFE John, *Les Africains...*, op. cit., p. 198-201.

22. Entretien avec Jacques LE GOFF, *Afrique et Histoire*, 2, 2004, p. 19-29. Voir plus récemment LE GOFF Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Le Seuil, 2014 ; voir aussi les articles de Philippe Hamon et de Florian Mazel, dans ce même volume.

du XX^e siècle, dans la plupart des cas, pour qu'un bouleversement analogue à celui qu'avait vécu l'Europe depuis la fin du XVIII^e siècle, soit perceptible en Afrique. Il faut attendre la « mise en valeur » par les groupes capitalistes implantés dans les plantations, les mines et parfois dans des industries primaires, pour que la « situation coloniale » se cristallise, une situation mixant un contrôle très particulier des Européens et un nouveau vécu des Africains, tant dans leurs conditions d'existence que dans leur vision du monde²³.

Une étrange modernité à vrai dire. Contrairement à la vision affichée, elle ne se réduit pas à une simple exportation de la culture occidentale. Le rapport de puissance est énorme. Tout se passe comme si les nations industrielles avaient rêvé de créer outre-mer un nouvel empire romain, porteur de « civilisation », mais celui-ci s'inscrivait dans un changement d'échelle inouï sur les plans technologique et économique et dans un rapport structurellement inégal. Cette modernité est donc biaisée. Ce que les Africains découvrent et vivent dès lors au quotidien n'est pas ce que les Européens vivaient à l'époque.

Certes l'économie monétaire, des transports rapides, la médecine et l'école se diffusent, ainsi que de nouveaux usages (sur les plans alimentaire, vestimentaire, sanitaire, de l'habitat, etc.). Un essor urbain inouï allait se manifester à partir du milieu du siècle. Et surtout, une transition démographique majeure, marquée par un recul spectaculaire de la mortalité, sans déclin de la natalité, donne lieu à une croissance sans précédent de la population. Mais, en creux, le contexte social et culturel du changement est à l'opposé des valeurs en honneur dans les métropoles : confiscations foncières, exploitation sans limites de la main-d'œuvre, travail forcé, confusion de la justice avec l'administration, punitions corporelles, mépris radical à l'égard des Africains, classés dans une race inférieure et voués à être traités durablement comme des enfants. En colonie, les mots n'ont pas le même sens qu'en métropole : progrès, liberté, morale, ces mots s'inscrivent dans des champs sémantiques qui fonctionnent comme sur une autre planète.

Comment donc penser cette « modernité » à la « sauce » coloniale ? Elle ne pouvait qu'être qualitativement très particulière. Elle se déploie en effet dans un contexte de dénigrement généralisé et d'étouffement des pratiques (même agricoles) que les populations avaient développées parfois depuis des siècles. Le mimétisme était préféré à l'initiative et les Africains dont les colonisateurs se méfiaient le plus étaient ceux

23. Selon l'expression de Georges BALANDIER, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 11, 1951, p. 44-79.

qui refusaient de jouer le rôle convenu de « l'indigène », ceux qui étaient étiquetés « évolués » et perçus comme des « déracinés ». Le « bon nègre » devait être l'opposé de ce qu'était un homme « moderne » en Europe en 1930 ou en 1950²⁴.

On comprend que, dans cette ambiance, le passé du continent se soit vu dénier toute dynamique historique et qu'il ait été inscrit dans un cadre bien verrouillé : immobilisme ethnographique, primat des origines et logique raciale ont figé le film de l'histoire, on l'a vu, en une planche photographique de couleur sépia intitulée « Afrique traditionnelle ».

Cela étant, les ruses de l'histoire sont toujours au rendez-vous. De même que la traite atlantique avait aussi apporté des Amériques de nouvelles plantes agricoles particulièrement performantes (maïs, haricot *Phaseolus*, patate douce, manioc...) ²⁵ et suscité aussi la naissance de petites élites mondialisées sur le littoral atlantique du Sénégal à l'Angola, de même la colonisation a produit de nouvelles élites qui, dans les années 1950 (période dite du « colonial tardif »), vont prendre au mot le discours occidental et s'appuyer sur lui pour revendiquer des droits sociaux et se battre pour l'émancipation politique ²⁶.

Non seulement les sociétés locales ont eu leurs propres stratégies et ne se sont pas laissées cantonner dans un rôle d'objets ²⁷, mais la nature « globale » des régimes coloniaux, touchant tout le continent, a favorisé la prise de conscience d'une situation « africaine » face aux conquérants européens, c'est-à-dire une vision tout à fait nouvelle, celle du « panafricanisme ». Cette perception n'existait pas chez les générations précédentes, dont la vision du monde ne dépassait guère, sauf exceptions, l'échelle locale ou régionale. Ces gens, par définition, ne se pensaient pas plus « africains » que les hommes du Moyen Âge ne se pensaient « européens » (sinon au XV^e siècle chez les responsables de la chrétienté confrontés à la menace turque). En fait, ce nouveau regard sur « l'Afrique » avait d'abord été porté par des Noirs de la diaspora afro-américaine, par exemple dès le milieu du XIX^e siècle par le Caribéen Edward Blyden, puis, au début du XX^e siècle, par le militant des droits civiques William Du Bois aux États-Unis d'Amérique. Donc le siècle

24. CHRÉTIEN Jean-Pierre, « Le passé colonial entre revendications de mémoire et exigences d'histoire », dans RIOUX Jean-Pierre (dir.), *Nos embarras de mémoire. La France en souffrance*, Paris, Lavauzelle, 2008, p. 55-72.

25. CHASTANET Monique (dir.), *Plantes et paysages d'Afrique. Une histoire à explorer*, Paris, Karthala, 1998.

26. COOPER Frederick, *L'Afrique depuis 1940*, trad. fr. Paris, Payot, 2008 (1^{re} éd. 2002), et *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*, trad. fr. Paris, Payot, 2010 (1^{re} éd. 2005).

27. SINGARAVÉLOU Pierre, *Les empires coloniaux, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions Points, 2013.

qui voit s'imposer le système colonial est aussi, en réaction, celui de l'affirmation d'une identité africaine, ce qui n'est pas un événement de mince importance dans l'histoire du continent.

Donc ce que l'historien nigérian John Ajayi avait dénommé un « épisode dans l'histoire africaine²⁸ » et ce que, plus récemment, Romain Bertrand appelle « le moment colonial²⁹ » a représenté, tant dans les rapports de l'Afrique avec le monde que dans l'expérience sociale de ses populations, une période décisive. Elle débouche, quinze ans après la Seconde Guerre mondiale, sur une récupération de l'indépendance, mais selon une logique de « transmission de l'État colonial » qui conduit à relativiser la césure des années 1960. Sans entrer ici dans les débats autour de la situation « postcoloniale » et d'un néocolonialisme prolongé, il faut se demander, malgré notre manque de recul, si la véritable rupture avec cette période n'est pas en train de se jouer depuis les dernières années du XX^e siècle.

Un tournant du temps présent (XXI^e siècle)?

La chute du Mur de Berlin a rendu dérisoire le chantage des dictatures africaines, combinant complaisance envers l'Occident et « neutralisme positif », pour négocier des aides de part et d'autre, sans remettre en cause un certain modèle colonial de la gouvernance. Le monde devenant multipolaire, les jeunes États, forgés une génération plus tôt et souvent déchirés par des crises internes, ont découvert que l'indépendance signifiait, de gré ou de force, la multiplication des partenaires économiques et politiques. Aux États-Unis, déjà présents en Afrique depuis la Seconde Guerre mondiale, et à la Chine, qui y avait fait son entrée dans les années 1970 selon l'esprit de Bandoung, se sont ajoutés les pays arabes, notamment les États pétroliers du Golfe, puis l'Inde, le Brésil... Les Africains ont maintenant les yeux tournés vers Dubaï, Bombay, Shanghai et Brasilia autant que vers Washington, Londres, Paris ou Bruxelles. L'horizon oriental en particulier a repris l'importance qu'il avait jusqu'au XV^e siècle.

En 1994, deux événements majeurs ont marqué, selon nous, une rupture spectaculaire, dans des styles très opposés : d'une part les élections

28. AJAYI John F., « Colonialism : an episode in African History », dans GANN Lewis Henry et DUIGNAN Peter (dir.), *Colonialism in Africa, 1870-1960*, tome 1 *The History and Politics of Colonialism 1870-1914*, New York, Cambridge University Press, 1969, p. 497-508.

29. BERTRAND Romain, « Les sciences sociales et le "moment colonial" : de la problématique de la domination coloniale à celle de l'hégémonie impériale », *Questions de recherche*, 18, juin 2006, [en ligne], <http://www.sciencespo.fr/ceri/sites/sciencespo.fr.ceri/files/qdr18.pdf> (consulté le 26 février 2014).

en Afrique du Sud, qui ont sonné le glas de l'apartheid et du jeu de la « guerre froide » en Afrique australe, d'autre part le génocide du Rwanda, auquel une rébellion locale a mis fin. Ce dernier a révélé, jusqu'à l'extrême de l'horreur, à la fois le poids récurrent d'un a priori racial hérité de l'africanisme colonial, le piège qu'il a représenté aux mains de politiciens africains prêts à l'instrumentaliser à leur profit et, en écho, le sinistre aveuglement de nombre de responsables occidentaux (notamment français), toujours persuadés que les valeurs humaines essentielles dont ils étaient censés être les porteurs n'étaient pas valables dans une Afrique toujours perçue comme exotique³⁰.

L'onde de choc de ces événements majeurs de la fin du XX^e siècle ne fait sentir que ses premiers effets. En effet, la rupture portée par Nelson Mandela et l'abandon du Rwanda aux mains des acteurs d'un génocide auquel seule une rébellion interne a mis fin ont disqualifié le discours de la « communauté internationale »³¹. L'intuition littéraire est souvent plus aiguisée que celle des sciences sociales. Or, comme le souligne l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop à propos du silence de ses compatriotes africains sur le génocide des Tutsis en 1994, « il est impératif... de désengluier l'Afrique d'elle-même pour au moins avoir quelque chance d'en parler rationnellement »³².

Si l'on inscrit ces événements-chocs dans le contexte d'une croissance démographique spectaculaire, d'un essor inouï des métropoles urbaines, de taux de croissance non négligeables, assortis d'inégalités sociales explosives, on peut imaginer que le continent africain est en train de tourner la page de la modernité dans la dépendance. Seul l'avenir le dira, de même qu'en Europe il a fallu attendre l'époque « moderne » pour qu'on parle de « Moyen Âge ».

Conclusion

Périodiser l'histoire de l'Afrique est donc chose possible, du moins peut-on proposer de la lire à travers une succession de périodes entendues au sens classique du terme, c'est-à-dire définies par des césures, bornes ou tournants d'une part, par une certaine cohérence propre de l'autre. La proposition que nous avons faite se signale *in fine* par trois caractères.

30. CHRÉTIEN Jean-Pierre et KABANDA Marcel, *Rwanda. Racisme et génocide. L'idéologie hamitique*, Paris, Belin, 2013.

31. Cela ne signifie pas que les régimes actuels de l'Afrique du Sud et du Rwanda sont exemplaires, mais cela n'autorise pas l'oubli de la situation d'où ont été tirés ces deux pays et ce que leurs habitants ont subi au cours du XX^e siècle.

32. DIOP Boubacar Boris, *Murambi, le livre des ossements*, Paris, Zulma, 2011, postface, p. 246.

Rappelons d'abord qu'elle n'est pas figée, qu'elle demeure, comme toute entreprise de périodisation, une opération intellectuelle située et déterminée par l'évolution récente de la recherche scientifique. Plus spécifiquement, elle se signale, nous l'avons vu, par la prise en compte explicite de nombreux déphasages, de multiples arythmies, directement induits par l'immensité de l'espace observé et par la subdivision de ce dernier en territoires diversement connectés les uns aux autres, donc en proie à des évolutions plus ou moins séparées au cours de l'histoire : où l'on retrouve, donc, le lien constitutif entre temps et espaces.

Enfin, nos propositions tentent de faire ressortir les contradictions et les décalages qui sont au cœur des rapports entre l'Afrique et le reste du monde depuis deux millénaires. Certes le découpage, s'il faut vraiment le faire, s'inscrit dans de grandes césures géopolitiques d'origine extérieure, ce que l'on retrouve, à vrai dire, aussi dans la périodisation canonique de l'histoire européenne. Mais on observera que, le temps passant, les facteurs endogènes, de nature économique, sociale, culturelle et politique, apparaissent de plus en plus comme décisifs dans l'appréciation de ces grands tournants. Une émancipation historiographique est sans doute en gestation dans cette perspective